

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
A L'HOTEL DU « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TELEPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	45	80	150
Départements	48	85	155
Union postale	50	90	165

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

Le goût et la Mode : MIGUEL ZAMACOIS.
La Vie hors Paris : Dans une abbaye : RENÉ LARA.
Les fêtes d'Arles : L'inauguration de la statue de Mistral : G.
A Longchamp : REGINA.
A l'Etranger : Les fêtes de l'indépendance italienne.
Dessin : La reprise du travail : FORAIN.
La situation des inscrits maritimes : ANDRÉ NÉDE.
La grève des inscrits maritimes : A Marseille.
— A Toulon.
Les statues de Paris : HOGIER.
Les fêtes de Jeanne d'Arc à Rouen : LAMY.
Journaux et Revues : La crise de la C. G. T. : ANDRÉ BEAUNIER.
La Vie littéraire : Le Roman de six petites filles : MARCEL BALLOT.
La Vie aux champs : Positivisme et sentimentalité : LOUIS TERNIER.
La Vie artistique : Les petites expositions : ARSÈNE ALEXANDRE.
Les grandes ventes : VALEMONTE.

Le goût et la Mode

Les dessinateurs qui s'amusaient à personifier la Mode croient exprimer merveilleusement la versatilité de ses opinions en lui faisant tenir une girouette. C'est enfantin. Il faut pour commettre une pareille faute ne savoir ni ce que c'est que la Mode ni ce que c'est qu'une girouette.

Après de la Mode la girouette est un modèle d'esprit déductif, de constance dans ses convictions, presque le symbole de la « suite dans les idées ». Car la girouette — sans doute parce qu'elle réalise idéalement le type de la personnalité « en vue » — est une grande calomnie.

On croit en effet avoir tout dit quand on a répété que la girouette tourne à tout vent. Comme si ça n'était pas déjà quelque chose de pouvoir donner une raison à ses tournements. Et comme si beaucoup de gens ne seraient pas très embarrassés d'en faire autant !

Que reproche-t-on à la girouette ? Elle tourne sur l'ordre du vent, lequel obéit à des perturbations atmosphériques connues et déterminées, condensations de vapeurs, etc. ; et tout cela est une suite de déductions précises, logiques et mathématiques. Accuser la girouette de douce folie c'est donc comme si l'on accusait un domestique de déraînement cérébral parce qu'il exécute les ordres successifs de son maître, il ne brosse pas continuellement le même habit !

La vraie folie, la vraie détraquée, c'est la Mode, qui joue toutes ses opinions aux dés, toutes ses convictions à pile ou face.

Et c'est particulièrement à propos de l'habillage et de la coiffure des femmes que se révèle de façon péremptoire l'infirmité de la Mode sur la girouette. Car les vents qui font tourner la Mode s'appellent l'esprit de contradiction, l'illogisme et le défi au bon sens ; ce qui fait qu'elle ne peut même pas avoir, comme la girouette, ses pronostiqueurs et ses « vieux majors ».

La Mode qui régit la toilette féminine change perpétuellement parce que c'est de ce changement que les couturiers et les modistes vivent, tandis que leurs clientes meurent d'un désir insatiable de nouveauté.

Et c'est véritablement un étrange spectacle que cette perpétuelle poursuite d'un idéal qui se métamorphose aussitôt qu'on l'atteint ! C'est une chose extraordinaire que cette sorte de chassé-croisé éternel dont les robes et les chapeaux sont le gibier, et dont les fourneurs, c'est le cas de le dire, sont les piqueurs. Une jolie meute de roquettes élégantes, aux petits cerces vagues, se rue aux trousses des confettions dernier genre, et l'on voit, suivant derrière elle la chasse à leur équilibre, les bourgeois de tous grades, qui suivent de loin, à pied, les boutiquiers raisonnables, pot-potes ou économes.

A peine les suprêmes élégantes ont-elles rejoint la « façon » dernier cri et croient-elles la tenir que l'animal s'échappe, méconnaissable avec ses manches plus larges et sa coiffe plus étroite ! Toutes les chasses alors de bonhir de nouveau après lui, cependant que bourgeois et boutiquiers retardataires se partagent les dépouilles de ce qui fut la dernière Mode, recueillies par les grands magasins ou les petites boutiques.

Et cela durera tant que les manches pourront être larges ou étroites, les chapeaux énormes ou minuscules.

Mais si l'absurdité de la Mode à propos de la toilette féminine s'explique aisément par la complicité dans l'incohérence des fournisseurs et de leurs clientes, comment expliquer à propos d'un tas d'autres objets l'influence de la Mode sur le goût ?

Comment expliquer, par exemple, qu'un point de vue mobilier, d'objets,

bronzes, gravures, etc., la minute soit à ce point au Louis-Seize ? Car vous savez, n'est-ce pas, que nous sommes tout au Louis-Seize ; on n'a pas assez d'éloges hyperboliques pour lui, et chaque magasin d'antiquités est une petite chapelle expiatoire autrement fréquentée que celle du boulevard Haussmann.

Le goût du Louis-Seize est le goût, que dis-je ! l'engouement à la mode. Dans tous les salons où l'on bibelote, la pureté de ses lignes suscite des exclamations admiratives, la simplicité de ses courbes déchaîne des enthousiasmes et la modestie de ses petits nœuds décoratifs fait éclater des pamoisons ! Revanches curieuses et imprévues de l'histoire ! Les tapisseries et les ébénistes ont fait oublier les fautes du règne, le fauteuil a réhabilité le trône, le « bonheur-du-jour » a fait oublier l'armoire de fer, et Riesner et Gouffier ont poussé Louis XVI dans la popularité !

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que la Mode parait avoir, en matière de mobilier, évolué chronologiquement. L'engouement pour le gothique et pour la Renaissance a cédé la place à l'amour du Louis-Treize, lequel a cédé le pas au culte du Louis-Quatorze, lequel enfin s'est effacé devant le goût fanatique pour la Régence et le Louis-Quinze.

En l'année de marque de grâce 1909, c'est le Louis-Seize qui fait fureur. Combien de temps durera le règne de ce Louis-Seize-là, et quels jacobins du bric-à-brac le condamneront à mort, c'est ce que nul ne peut dire.

Ce que personne ne peut prévoir non plus, c'est le style qui succédera à l'avant-dernier style capétien. Cependant il y a des chances pour que la chronologie perde cette fois ses droits. Le style premier Empire parait avoir épuisé entre temps, par fragments, la petite vogue à laquelle sa pesanteur et sa gravité lui donnaient seulement droit. Quant aux styles Louis-Philippe et au style second Empire — parents pauvres de la grande famille ornementale, dégénérés de la capotonnage — condamnés depuis longtemps pour crime de lèse-esthétique, il ne semble pas que doive être prochaine la révision de leur procès devant le tribunal de l'opinion publique.

Il est donc à peu près impossible de dire quel style mobilier aura la vogue quand sera calmé le fanatisme Louis-Seizième, car à moins de recommencer la série à rebours, il ne reste guère de disponible que le fameux « art nouveau ».

« Le style c'est l'homme », a dit à peu près Buffon. Le style serait-il aussi le régime ? Et serait-il par surcroît le reflet de l'état d'esprit d'un peuple à un certain moment de son histoire ? On le pourrait croire en examinant cet « art nouveau » qui n'est qu'une carte d'échantillons d'un tas de styles cosmopolites.

L'« art nouveau », c'est en somme un japonais exaspéré greffé sur un gothique assagi, et mitigé d'un peu de Louis-Seize, d'un peu de style anglais, russe, hollandais, viennois. Il révèle bien, cet art artificiel, par son manque d'originalité et par ses emprunts universels, les temps nouveaux où triomphent l'instruction obligatoire, l'assimilation du document, l'impersonnalité artistique et les voyages à prix réduits. Par sa copie servile de la nature, sans presque le souci de l'interpréter et de la « styliser », il trahit l'éducation artistique généralisée quand même ; il dénonce l'école d'art décoratif, le cours du soir, l'enseignement officiel d'une esthétique démocratique, la vulgarisation du goût inscrite par l'Etat sur le programme électoral et mise en pratique au petit bonheur.

Jadis les ouvriers exécutaient respectueusement et scrupuleusement les projets de quelques artistes de génie ; aujourd'hui tout ouvrier qui a appris tant bien que mal à modeler un insecte ou à légaliser un quelconque plante ornée s'accorde à soi-même du génie et exécute la suite à manger ou l'inévitable chambre à coucher dont la carotte sauvage est le leitmotiv, et le henneton la variation... uniforme !

Hélas ! que de salles à manger, que de chambres à coucher « modern style » dont la conception étrange trahit aussi la présence d'un henneton dans le plafond de leur auteur !

Peut-être, en cherchant bien, trouverait-on également dans ce même « art nouveau » comme un reflet de notre régime politique. Regardez ces fauteuils aux formes excentriques ; on trouverait les sièges matérialistes de nos députés ; les efforts désespérés des partis opposés en ont été les membres comme des filaments de guimauve triturés par les confiseurs en plein vent.

Cet « art nouveau » a l'air de prendre modèle sur nos assemblées législatives. D'un côté il est conservateur des cannelures consacrées, de l'autre il est révolutionnaire brutal des loirs de beauté séculaires.

Cependant, comme les révolutionnaires politiques, les révolutionnaires du mobilier, qui rêvent des courbes radicales et des chambardements décoratifs, sont bien obligés, pour construire des tables qui soient d'aplomb, des chaises sur lesquelles on puisse s'asseoir et des lits dans lesquels on puisse se coucher, de se résoudre à des concessions opportunistes de stabilité, de contenance et de dimension !

L'« art nouveau » de la troisième République succédera-t-il dans le goût et dans la mode à celui de Louis XVI ? On bien le lyran imminent qu'on nous annonce toujours va-t-il déboucher avec un style tout prêt ? C'est le secret de demain : la France attend, anxieuse, et le faubourg Saint-Antoine, perplexe...

Miguel Zamacois.

LA VIE HORS PARIS

Dans une Abbaye

Quitter Paris par le petit train paréssoux et lent qui chemine le long de cette pittoresque vallée de Chevreuse dont le romantisme évoque l'époque des diligences et des relais de poste ; débarquer dans une oasis de verdure, s'en aller par un sentier de lumière vers un vieux castel, qui fut naguère une abbaye célèbre ; errer tout un après-midi parmi ses ruines et ses jardins ; goûter sur la terrasse où jadis les bénédictins promenaient leur éternelle solitude ; écouter des choses intéressantes, profondes et jolies dites avec une élocution ardente et émue par une femme à la rayonnante intelligence, aux nobles enthousiasmes ; entendre de douces musiques, pleines de soleil et d'exotiques parfums ; puis s'en revenir charmé, au soleil couchant, par le même petit train paréssoux et lent... Ce fut hier la délicieuse fête pour les yeux, pour l'esprit, pour le cœur, que nous offrit Mme Juliette Adam.

Cette fête — à laquelle elle avait voulu conserver un caractère d'intimité et de cordialité simple — était donnée, comme on le sait, au bénéfice des victimes du récent et terrible tremblement de terre qui dévasta les alentours de Lisbonne.

Mme Adam s'honore d'être une sincère et fidèle amie des Portugais. Elle aime en eux leur ressemblance avec les Grecs, ses compatriotes intellectuels ; elle admire leur pays, leur langue, leurs poètes, leur passé d'héroïsme, de grandeur et de décadence. Elle compte là-bas de précieuses sympathies, notamment celle de la reine Amélie ; et dans ce palais de Necessidades, dans ces villes et ces bourgades du pays aux fruits d'or elle est reçue comme une reine, elle aussi... la reine de la pensée française.

Lors de son dernier voyage au Portugal, elle vit l'étendue du désastre et des misères que l'horrible cataclysme avait provoqués, et c'est pourquoi, à son retour, elle imagina d'organiser chez elle, dans son abbaye de Gif, une fête de charité qui, tout au moins, apporterait aux malheureuses victimes, en même temps qu'un secours efficace, un témoignage spontané de notre sympathie.

Est-il besoin d'ajouter que son appel fut entendu de tous ses amis et qu'un nombreux et fort élégant était la foule qui s'était donné rendez-vous à Gif. Citons, au hasard :

Princesse Jeanne Bonaparte marquise de Villeneuve, princesse Pascal de Bouchaud, comtesse de Bani, Mme Delvany, marquise de Wall Flor, comtesse de Alta Mérim, comtesse de Rougé, marquise de Peralta, Mme Aurora de Masséda, baronne de Cotenson, Mme Koutzevski, Mme Maurice Barrès, Mme Paul Bourget, marquise de Ménabre, marquise d'Ornano, Mme Ambroise Thomas, Mme de Rochefort-Lucy, M. et Mme Joliet, M. et Mme Henry Lauzanne, M. et Mme Ribot, M. et Mme Maurice Leblanc, M. et Mme Georges Goyau, marquise et vicomte d'Harcourt, vicomte de Faria, Mlle Segond, Jules Delafosse, M. de Malherbe, M. de Chessaeviz, M. Andrieux, M. Marnottan, M. Gustave Moreau, M. Viéti-Griffin, etc.

Le programme comportait une conférence de la maîtresse de maison sur le Portugal et un concert exclusivement composé d'œuvres portugaises.

Mais auparavant l'on goûta. Des tables avaient été dressées sous des pergolas, le long de la terrasse qui domine la vallée, et ce fut un délicieux prologue. L'air était léger, la lumière était douce, l'accueil exquis, le cadre adorable. Mme Juliette Adam nous montra le pavillon de l'Abbesse, les ruines de la chapelle, dont les murs ont revêtu un manteau de herbe ; elle nous montra le palmier que Loti lui envoyait naguère de son jardin de Hendaye avec force recommandations et qui s'est épanoui magnifiquement dans la terre de Gif...

Lorsqu'enfin les claires toilettes de printemps, à l'appel de la vieille cloche de l'abbaye, eurent abandonné la pergola et la terrasse pour le salon où des rangs de chaises avaient été disposés, Mme Adam nous parla du Portugal, de ses poètes, de ses héros, de sa Reine, de son drame... Cette Athénienne nous parla d'Athènes comme elle seule sait le faire ; elle rapprocha la Grèce « qui a fermé pour nous le monde ancien » au Portugal « qui a ouvert pour nous le monde moderne » ; cette patriote parla de la patrie avec une foi émue ; elle rappela le mot sublime du poète Camoëns qui, se sentant mourir le soir de la bataille d'Alcázar, s'écria, en songeant aux irréductibles désastres de son pays : « Au moins je meurs avec lui ! » et compara à cette douleur celle que nous éprouvâmes pendant l'Année terrible... Interrompant ensuite sa conférence, elle nous laissa la surprise d'entendre l'œuvre de Vasco de Gama glorifiée par son dernier et unique descendant, un jeune homme, M. D. de Rivadeneira ey Gama, qui s'acquitta avec autant d'aisance que de modestie de cette flatteuse mission.

Dirai-je enfin l'enthousiasme que suscita l'éminente conférencière, lorsqu'elle nous conta en termes délicatement émus ses impressions sur la reine Amélie ? Elle nous a tracé d'elle, de son héroïsme simple, de sa bonté souveraine, de sa tendresse maternelle pour le « petit Roi », le plus vivant, le plus touchant portrait ; elle y a mis toute son admiration de femme qui sait apprécier la grandeur d'un sacrifice, toute sa tendresse de grand-mère qui connaît toutes les anxiétés, toutes les joies et toutes les ferveurs dont est fait l'amour maternel.

Et tandis que de sa voix claire, légèrement tremblante, elle nous gagnait peu à peu à son enthousiasme, nous admirions, nous, la personnalité si attachante, si curieuse, de cette femme d'esprit que l'on a si justement surnommée « l'égérie française ». Nous admirions cette mentalité féminine avec ses soubresauts, ses embêtements, ses intuitions, sa psychologie instinctive, mais, en même temps, avec ses convictions fortes, sa loyauté, son indulgence, sa foi ardente, sa robuste franchise, sa malicieuse finesse.

Et quand, la conférence une fois terminée, le concert commença, quand Virginia Suggia joua des fados portugais, quand M. Caldeira, l'excellent baryton, chanta des vieilles chansons, quand Mlle Mercédès Blasco nous fit

entendre des airs populaires accompagnés à la guitare, nous eûmes l'illusion d'être brusquement transportés vers quelque lointain pays de soleil. Était-ce au Portugal ou en Italie ? Je ne sais. La musique, sans doute, était portugaise, mais là-bas, dehors, sur cette terrasse parfumée, devant cette abbaye encadrée de grands pins, en face de cette vallée sur laquelle descendait le silence et la nuit, nous songions à certains coins adorables et secrets de la douce Toscane...

René Lara.

Échos

La Température

La journée d'hier, à Paris, a été très belle. Les hauteurs sont encore quelque peu nuageuses, mais à travers les éclaircies laissées par la dispersion des nuages, le bleu du ciel s'affirme d'une pureté et d'une limpidité irréprochables. C'est la, peut-être, le commencement d'une série de beaux jours. Dans tous les cas, en présence de la hausse de la température, il n'est pas trop téméraire d'y croire.

Le thermomètre, à sept heures du matin, marquait 13° au-dessus de zéro et 23° l'après-midi. La pression barométrique, qui continuait son mouvement de hausse, atteignait 760^{mm} 8/10 en outre, une bande de pression supérieure à 765^{mm}, s'étend des Açores au bord de la Russie et présente un maximum de 771^{mm} sur la Bretagne.

En France, on ne signale, en fait de pluie, que quelques ondées dans le sud-ouest. Sur nos côtes de la Manche et de l'Océan la mer est très belle.

La température a aussi monté dans nos régions du Centre et du Sud. On notait 11° au Havre, 12° à Belfort, 13° à Bordeaux. Et, dans nos stations élevées : 2° au pic du Midi et 7° au puy de Dôme, également au-dessus de zéro.

Donc, en France, un temps beau et plus chaud est probable.

(La température du 30 mai 1909 était à Paris : 13° au-dessus de zéro le matin et 16° l'après-midi ; baromètre : 761^{mm} ; pluie assez forte.)

Du New York Herald :

A New-York : Temps beau. Température : maxima, 27° ; minima, 17°. Vent ouest.

A Londres : Temps beau. Température : maxima, 21° ; minima, 9°. Vent sud-est. Baromètre : 767^{mm}.

A Berlin : Temps beau. Température (à midi) : 18°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Cloud. — Gagnants du Figaro :

Prix du Manoir : E. Aubry ; Amphycyon.

Prix de la Verbeuse : Rose Noble ; Balfraill.

Prix Flying-Box : Océan ; Chloé.

Prix du Vieux-Port : Rigaud ; La Zecca.

Handicap de Printemps : Ma Grand ; Analoite.

Prix du Buc : Beau Môme ; Fleury II.

A Travers Paris

Il parait que les dockers de Marseille sont furieux contre les inscrits maritimes, dont la grève dure un peu trop longtemps à leur gré.

Les dockers ont raison. Mais il est assez drôle que ce soient eux qui aient raison de cette manière. Ils ne nous avaient pas habitués à tant de sagesse : ce sont eux qui, naguère, avec leur grève personnelle — leur petite grève qu'ils ne trouvaient pas trop longue, — ont mis le port de Marseille dans le plus fâcheux état.

Aujourd'hui, se repentent-ils ? ont-ils vu enfin le triste inconvénient de tels procédés ? Pas du tout... Ils ne pensent pas le moins du monde au port de Marseille, ni à l'intérêt du pays, ni à leur devoir : ils pensent à eux et à leur commodité.

Ils reprochent aux inscrits maritimes de leur causer : 1° une perte de salaire immédiate, 2° une grave « préjudice moral » ; — oui, et cela à la veille du congrès de leur corporation, congrès auquel sont conviés tous les syndicats de France, ainsi que ceux de Gènes et de Barcelone.

Charmante coquetterie !

Mais toutes ces considérations-là n'auront-elles pas pour effet de démontrer aux ouvriers que les folies des uns nuisent aux autres, — et nuisent à eux-mêmes, directement ou par contre-coup ?

Puissent les inscrits profiter de la leçon que leur donnent les dockers, et puissent-ils leur donner aux dockers une pareille leçon !

L'avenue des Champs-Élysées, prolongée de l'avenue de la Grande-Armée et de celles de Neuilly et de la Défense, était certes la plus longue, la plus belle avenue du monde.

On sait qu'elle va être continuée, et cette fois jusqu'à Saint-Germain.

Les autos pourront aller en ligne droite de la place de la Concorde à la Terrasse. Les cavaliers, aussi d'ailleurs, ainsi que les simples piétons qui ne reculeraient pas devant une pareille promenade.

Le projet de prolongement est définitivement adopté ; M. de Selves, préfet de la Seine, a ouvert hier, avec M. A. Grand, préfet de Seine-et-Oise, une enquête d'utilité publique, simple formalité précédant de quelques semaines le commencement des travaux.

La statistique a ses joies et ses douleurs ; elle a conduit un certain nombre de calculateurs à tirer d'un nombre considérable d'observations des remarques atterrantes.

Elle ne se contente pas de nous indiquer, ainsi qu'un naturaliste allemand est parvenu à l'établir, que les abeilles doivent butiner sur cinq millions six cent mille fleurs au moins par chaque

kilogramme de miel qu'elles produisent. Elle s'attache également à des faits d'un ordre plus particulier.

Ainsi, nous saurons désormais que les ongles de nos mains croissent de huit centièmes de millimètre par jour, et que la barbe pousse de cinq millimètres par semaine. Le statisticien à qui nous devons ces chiffres ajoute que les barbiers nous rasent, de ce fait, en quarante ans dix mètres quarante de barbe !

Quant à la démonstration expérimentale, qui se dévouera ?

ICI L'ON DANSE !

Ainsi, sous un ciel sémillant nous vivons un printemps de rêve, Sans que l'on parle de Smyrna, Ni de l'Empire, ni de la grève.

Ces messieurs de la C. G. T. Doivent se rendre à l'évidence ! Malgré le chambard projeté, Paris est gai ! partout l'on danse !

Ceux dont la sottise adora Un tas d'orateurs indigestes N'ont qu'à se taire : — Isadora Nous dit l'éloquence des gestes...

Oh les pitoyables gens qui De Pataud aiment les pirouettes !... Celles de Waslaw Nijinsky Battent le record des girouettes.

En ces temps remplis de douceurs Nulle fête n'est neuve Si l'on n'y trouve des danseurs Du nouveau monde ou du Russie.

Et chacun d'eux eux travaille aux Plaisirs du peuple et des ministres, Au point qu'on néglige Caillaux Lui-même, et ses impôts sinistres...

O Caillaux ! n'est-il pas flatteur Que — leur gloire battant la tienne — La place d'un calculateur, Ce soit un danseur qui l'obtienne ?

Hugues DELORME.

La crémérie de M. de Talleyrand.

Elle existe encore, pas pour longtemps ; mais on peut toujours sauver sa jolie façade en bois sculpté qui, rue de Grammont, fait presque vis-à-vis à la célèbre pharmacie aux Renommées et aux Victoires de Lescot apothicaire.

Le prince de Talleyrand adorait, on le sait, les « fraises à la crème d'Isigny », et ce fut même lui qui mit à la mode ce savoureux dessert, si apprécié des gourmets.

Son maître d'hôtel de la rue Saint-Florentin, après avoir longtemps cherché en vain la crème rêvée, avait fini par la trouver dans la boutique dont nous parlons ; et qui porte encore à sa devanture, d'un curieux style Empire, Restauration, entre deux cygnes sculptés, cette enseigne : « Bord, crémier-glaçier ».

La boutique est comprise dans un immeuble dont les agrandissements du Crédit lyonnais vont nécessiter la démolition. Il est encore temps de sauver sa pittoresque et gracieuse devanture. Qu'on la salue donc, en souvenir de Talleyrand, et pour l'amour des « fraises à la crème d'Isigny ».

« Circulation restreinte »

Depuis quelques jours, le pont de la rue Legendre qui, au croisement de la rue de Rome, « enjambe » les lignes de l'État-Etat, est flanqué à ses deux extrémités d'une double pancarte portant ces mots : « Circulation restreinte ».

C'est un avertissement municipal auquel les Parisiens sont peu accoutumés mais que connaissent bien, par contre, nos « bons villageois », clients habituels des chemins vicinaux ou simplement ruraux, le long desquels cet avis apparaît invariablement dès que, après une période de froids intenses, survient le dégel. Cela veut dire que, par crainte du défoncement des chemins, la circulation des « charrois » en pleine charge est interdite. Paris ne connaît guère ces choses... Tant il y a que le pont Legendre, dont la solidité est momentanément compromise par l'évidement de la chaussée de la rue de Rome, sur laquelle il s'appuie, ne s'ouvre plus actuellement qu'aux piétons, aux bicyclettes et aux véhicules légers. Bientôt tout rentrera dans l'ordre normal... Bientôt !

On s'est étonné, dans le public, du prix de 61,500 francs obtenu à la vente d'un portrait de l'abbé de Rembrandt, Jésus guérissant les malades, pièce dite « aux cent florins », et du prix de 71,000 francs auquel atteignit le portrait du Bourgmestre Six.

Ces prix se justifient non seulement par la rareté des œuvres, mais encore par une foule de détails relevés sur les épreuves et qui en font des œuvres uniques : le papier, les états, les marges, toutes indications spéciales suffisant à faire d'une épreuve l'oiseau rare que les amateurs se disputent avec raison. Pour peu, avec cela, que les épreuves aient passé par des collections célèbres, cela suffit à leur créer un état complémentaire d'état civil, qui, à chaque changement de main, en fait hausser le prix d'échange.

Pour le Jésus guérissant les malades, c'était une épreuve du 2^e état, tirée sur jupon, avec une marge de 5 millimètres de tous les côtés, et qui avait passé par les collections Verstolk de Solen et Wolff. Barisch prétend à tort qu'elle était du 1^{er} état.

Pour le portrait du Bourgmestre Six, c'était une épreuve du 2^e état, avec le nom de Rembrandt et la date dont les chiffres 6 et 4 sont à rebours, mais avant le nom de : Jean Six 20. Les marges étaient extrêmement petites. Cette rareté d'épreuve avait passé par les collections Aylesford, Hawkins et Halford. On n'en connaît guère plus de deux en cet état.

Un précurseur.

Le trop célèbre Lemoine, qui put, pendant un certain temps, semer l'effroi

dans le commerce des pierres précieuses et parmi le monde de la bijouterie, eut un certain nombre de précurseurs.

En général, ils ne prétendirent pas avoir trouvé le secret de la fabrication du diamant ; ils s'adressèrent à un métal de moindre valeur que le carbone pur, à l'or. Mais ils n'en eurent pas moins, pour la plupart, la tentation de s'enrichir par la mise en valeur, non de leur formule, mais de la crédulité de leurs semblables.

C'est ainsi que l'un d'eux écrivit à Hardenberg, le réformateur financier de la Prusse, au commencement du dix-huitième siècle, pour lui proposer son secret de la fabrication du diamant.

Il faut avouer cependant que cet inventeur fut plus modeste que Lemoine : il terminait sa missive en demandant au ministre une « petite avance » qui lui permit de se débarrasser de ses créanciers sur le point de le faire saisir ! C'était vraiment peu pour quelqu'un qui fabriquait de l'or, et cela suffit pour fixer Hardenberg sur la valeur de son procédé. Il laissa la lettre sans réponse.

De nombreux salons de peinture et d'artistiques expositions sollicitent, de toutes parts, les Parisiens et les étrangers. Comme, malgré leur intérêt, ces visites ne laissent pas d'être fatigantes, il est devenu de mode de se reposer un instant dans les buffets qui, partout aujourd'hui, sont fort bien organisés. C'est là que les visiteurs, les femmes, les enfants, font une légère collation, avec, comme apéritif ou comme rafraîchissement, le fameux Dubonnet, dont la réputation est universelle.

Ce sera une très belle vente que celle des douze tableaux provenant de la collection du vicomte G. Chabert, que M^{re} Henri Baudoin, assisté de M. Georges Sorlaes, peintre expert près le Tribunal civil, dispersera

La reprise du travail

Par FORAIN



— ... et puis, on ne peut pas toujours être en grève.

blement de terre qui a causé quelques dégâts dans le Péloponèse.

Un cyclone a ravagé les villes de Key-west et de Depew dans l'Oklahoma. Dix personnes ont été tuées dans la première et douze dans la seconde. Il y a eu en outre une cinquantaine de blessés.

Figaro à Londres

Le Roi a reçu, hier matin, à Buckingham Palace, en audience spéciale, une délégation du septième congrès international de chimie appliquée. Sir Henry Roscoe eut l'honneur de présenter à Sa Majesté les délégués étrangers parmi lesquels se nota M. Léon Lindet, représentant la France et M. P. Reverdin, délégué de la Suisse.

Une erreur de transmission a fait omettre dans la liste des dames patronesses du Comité parisien de fête de charité franco-britannique le nom de Mme Standish.

Le grand rabbin de l'Empire britannique, le docteur Hermann Adler, célèbre aujourd'hui son 70^e anniversaire. — J. Coudurier.

Figaro en Belgique

LES CÉLIBATAIRES REPENTANTS DE BELGIQUE

Bruxelles, 30 mai. On voit se projeter, en arêtes noires, sur les bords du Danube, à quelques kilomètres de Vienne, les murs d'un antique castrum dont la construction remonte à... trente ans, — et l'exagère peut-être d'un lustre. Ils ont été bâtis par un candidat gentilhomme qui avait trouvé que les murs croulants des vieilles châteaux forts qui se mirent dans les eaux du Rhin adornaient joliment le paysage.

Le folklore des Belges est en train de s'enrichir de « vieilles contes » rafraîchies qui ressemblent fort à ces vestiges — tout neufs, — du passé architectural. Il y a un an, jour pour jour, je vous narrais la foire au mariage inaugurée dans le Hainaut, par les demoiselles d'Ecaussines et, depuis cinq ans, convient, chaque lundi de la Pentecôte, les célibataires de l'autre sexe à une fête d'amour « pour le bon motif » ; cette fête donne les meilleurs résultats, puisque la coiffure de sainte Catherine est totalement tombée en désuétude dans ces parages, depuis la création de ce marché matrimonial — obligé, même, désormais, de demander un supplément de vierges à d'autres contrées, pour suffire à la demande.

Et voici que, spirituellement, riposte à cette initiative féminine une identique initiative de mâles. Aujourd'hui même, dimanche de la Pentecôte, pour la première fois, un groupe nombreux de célibataires repentants conviaient les demoiselles à marier de tous pays à parcourir avec eux la carte du Tendre à Ronquères, autre ville du Hainaut, pas très distante d'Ecaussines et qu'arrose une délicieuse petite rivière, la Sennette, laquelle court, bondit et folâtre avec des grâces de jeune biche à travers les prés et les sous-bois.

De même que les amateurs de joies du foyer répondront en masse demain, pour la sixième fois, à l'invitation des Ecaussinoises, des centaines de joveuses — quelques-unes, mais en infime minorité, un peu mûres, — sont accourues aujourd'hui à l'appel des épousées ronquéroises qui les ont accueillies

galamment, sous des bannières flottantes, aux sons d'une fanfare prodigue de marches nuptiales.

On ne rêve pas rites plus riants que ceux de cette journée de « foire aux époux », à Ronquères. Les premières présentations d'aspirants au mariage ayant été faites avec un entrain dédaigneux du protocole mignard des anciennes Cours d'amour, des centaines de couples s'en sont allés bras dessus bras dessous au bois des Rocs, plein de vermillons tumultueux druidiques, pour y communier devant un vénérable « chapelle des amoureux » à laquelle la légende accorde la vertu de précipiter le dénouement des unions légitimes, de même que la fréquentation de certaine fontaine spadoise, où se conservent les traces du passage de saint Remacle, assure la réalisation de leurs vœux aux jeunes femmes impatientes de maternité.

Puis le galant cortège s'est rendu aux romantiques ruines du château de l'auquez, repaire d'anciens seigneurs féodaux, sanglinaires et pillards, qui y avaient fait percer 360 fenêtres — une pour chaque jour de l'année ordinaire, et la 366^e condamnée à ne s'ouvrir qu'au cours des années bissextiles. En quittant ce site farouche, où Octave Feuillet eût pu situer la scène la plus dramatique du *Roman d'un jeune homme pauvre*, on s'est embarqué sur des canots « nouveau jeu » — automobiles — et vieux jeu aussi, pour gagner, par un bief de canal, la « Caverne des Philosophes », une rustique grotte du bois de l'Escaille dont les ténèbres, corrigées pour la circonstance, par la lueur de bougies, servaient autrefois à dérober les ennemis du pouvoir à leurs persécuteurs, ou mainte secrète idylle aux regards des jaloux.

Combien d'unions futures se sont-elles amorcées pendant cette promenade sentimentale entre les cicérons déserts et leurs invitées ravies ? Les statistiques d'état civil nous le révéleront plus tard. Mais les « célibataires repentants » tenaient encore en réserve bien d'autres moyens de séduction. A deux heures de l'après-midi, réunion générale sur la Grand-Place de Ronquères et grandes eaux oratoires, c'est-à-dire discours brillant du président de la société proclamant les misères de la solitude, l'horreur de l'état de vieux garçon ou de vieille fille et les délices de l'hyménée. Si ce prêche ardent, suivi de la signature d'un Livre d'or par tous les candidats au mariage, n'a pas achevé la conversion des récalcitrants, le banquet qui a suivi a dû avoir raison des dernières résistances. Il avait pour élément principal des pâtés de dinde, du dindon — *melleagris gallopaco* — est une spécialité de l'élevage de Ronquères, aussi célèbre en Belgique que la poularde de la France et ailleurs. Ce gallinacé savoureux a été aussi un saveur particulière à des conversations « à chaud » et chacune avaient à se persuader que les misogames sont les dindons de la farce humaine.

Pour couronnement de la fête, il a été donné aux célibataires repentants de goûter les voluptés de la valse et de la farandole dans un bal populaire, suivi d'une fête vénitienne sur le canal de la Sennette et d'un flambollement de feux de Bengale qualifié, au programme, « embrasement général de la vallée » et qui aurait pu s'orthographier *embrasement général* — sans la moindre arrière-pensée d'inconvenance, d'ailleurs, tout s'étant passé de la plus « honnête » façon entre jeunes gens décidés à se respecter pour se mériter.

Souriez, si vous voulez, de la naïveté de ces rites d'Ecaussines et de Ronquères, que la loi des contagions va, sans doute, propager peu à peu sur tout le territoire belge. Mais n'en

riez pas ! Ce jeune royaume est menacé d'un mal dont souffrent la France et d'autres pays. La natalité y décroît et les patriotes s'en inquiètent. Ces kermesses de la maternité, nées peut-être d'un simple désir de divertissement, pourraient contenir, sous leurs aspects villageois et vicieux, le secret de notre rajeunissement et de notre multiplication. — Gérard HARRY.

Amérique latine

AU BRÉSIL

Rio-de-Janeiro, 30 mai. Commerce extérieur. — D'une statistique que vient de publier le ministère de l'agriculture sur le commerce extérieur du Brésil nous extrayons les chiffres suivants :

Pendant les trois premiers mois de l'année courante les importations se sont élevées à 8,653,651 liv. st. contre 10,115,737 liv. st. pendant la même période de 1908, soit une diminution de 1,462,086 liv. st.

Les exportations ont atteint le chiffre de 16,399,632 liv. st. contre 11,399,532 liv. st. en 1908, soit une augmentation de 5,000,100 liv. st.

Cette augmentation dans les exportations porte surtout sur les deux principaux articles d'exportation.

Les marins français. — Le commandant du *Cabot*, actuellement dans la baie de Rio-de-Janeiro, a reçu à déjeuner samedi le ministre de la marine.

Demain l'état-major de la marine offrira une grande fête aux officiers français.

DANS LA COLOMBIE

Bogotá, 30 mai. Démission du ministre. — Le cabinet colombien a donné sa démission. Un nouveau cabinet a été constitué.

AU CHILI

Santiago-du-Chili, 30 mai. Politique internationale. — Le *Mercurio*, parlant des petits incidents survenus ces temps derniers entre le Chili et le Pérou, a déclaré qu'ils sont insignifiants et ne peuvent être considérés comme des incidents internationaux, mais comme de simples provocations qui ne trouveront pas d'écho dans la chancellerie chilienne.

L'URUGUAY

Montevideo, 30 mai. Ports. — Au 30 novembre dernier, les dépenses faites pour le port de Montevideo s'élevaient à 77,575,000 francs, dont 61,525,000 avaient déjà été versés aux entrepreneurs.

Machines agricoles. — On annonce que des envois très importants de machinerie agricole sont partis d'Europe et des États-Unis pour l'Uruguay.

Colonisation. — Un syndicat de capitalistes allemands a fait des offres au gouvernement uruguayen pour coloniser les départements de l'est de la république.

L'industrie laitière. — La législature uruguayenne a adopté une loi tendant à encourager le développement de l'industrie laitière dans le pays, où existent déjà trois millions de vaches. Cette loi accorde à l'industrie en question plusieurs privilèges, parmi lesquels l'entrée en franchise pour la machinerie destinée aux crémères, ainsi que pour les appareils électriques, etc. Le beurre, le fromage, la caséine et les produits simi-

laires sont exempts des taxes sur l'exportation, pendant dix ans. Le pouvoir exécutif est autorisé, en outre, à organiser, pour l'hiver prochain, une exposition nationale de l'industrie laitière.

Fêtes de Haydn à Vienne

(PAR LETTRE)

Vienne, 28 mai.

Les pays germaniques ont le privilège d'honorer leurs maîtres, lorsqu'il s'agit de musique.

Tandis que les centénaires de Lulli et de Rameau ont, en France, passé inaperçus, le moindre anniversaire devient au delà du Rhin prétexte à festivités musicales.

Aujourd'hui c'est la ville de Vienne et l'Autriche entière qui célèbrent la mémoire du père de la symphonie, de ce « papa Haydn » auquel notre musique doit en partie son art classique et moderne. Aucun pays, mieux que celui-ci, ne saurait se réclamer de la musique. Mozart, Haydn, Beethoven, Schubert, Liszt, Mahler, sans parler de J. Strauss et de l'auteur de la *Joyeuse veuve*, appartiennent à ces régions imprécises qui limitent l'Allemagne vers le sud-est, et qui relèvent l'Europe à l'Orient. Il semble que de temps en temps notre musique occidentale formaliste et intellectuelle ait le besoin d'aller retrouver la fraîcheur d'une inspiration sentimentale du côté des Vénitiens, des Bohémiens, des Hongrois et des Tchèques.

Les Haydn-Festivals méritent donc le voyage. Elles ont attiré une foule énorme, non seulement de curieux et d'amateurs, mais d'érudits et de savants. Ceux-ci viennent prendre part au congrès organisé par la Société internationale de musique, et très ingénieusement surajouté aux auditions musicales du centenaire. Car c'est une nouveauté, un congrès de musique. Il y a quelques années à peine que l'historien de l'art, l'ami des recherches savantes, a quitté son cabinet pour suivre, lui aussi, la vie active des sociétés qui font parler d'elles. Le congrès de Vienne de 1909 restera aussi célèbre dans les annales de la musique que son aîné le fut dans l'histoire politique.

Toute la haute musicologie du monde entier se trouve donc en ce moment rassemblée à Vienne, autour du professeur Guido Adler et du baron von Eisner, les deux organisateurs de ces fêtes brillantes.

L'Allemagne a délégué ses maîtres les plus doctes : MM. Kretschmar, de Berlin ; Sandberger, de Munich ; P. Wagner et Thurling de Suisse. L'Italie envoie M. Gasparini, président de l'Association des musicologues italiens ; le Saint-Père se fait représenter par don Perosi. L'Amérique a MM. Stanley et Sponneck ; l'Angleterre préside avec sir Alexander Mackenzie, directeur du Royal College of Music ; la France envoie son Vincent d'Indy, Ch. Malherbe, le bibliothécaire de l'Opéra, et P. Aubry, l'aimable paléologue. Toutes ces sommités se croisent, se quittent et se retrouvent au milieu de tant d'autres, tantôt au concert, tantôt au Rathenau, tantôt à la Cour, tantôt à l'Université, suivant l'ordre d'un programme extrêmement copieux.

Les Vénitiens font bien les choses. Et que dire de leur cordialité. Ce n'est certainement pas à Paris qu'on verrait, dans les caves de l'Hôtel de Ville, réunis autour d'un vaste baquet de vin blanc, les quinze à vingt personnes qui tiennent entre leurs mains les

destinées de la science musicale en Europe. Et, chose plaisante, parmi ceux-ci, siègent trois grands éditeurs de musique : Novello, de Londres, Breitkopf (von Hase), de Leipzig, et Artaria, de Vienne.

Aucun de leurs collègues français n'était là, car le Français est le dernier à s'inquiéter — en matière de musique — de ce qui se passe loin de lui.

Il a tort, et pour donner des regrets à ceux de nos compatriotes que le voyage n'a pas tentés, je raconterai, dans ma prochaine lettre, les merveilles auxquelles l'ingéniosité des Vénitiens nous permet d'assister.

J. Ecorcheville.

Economies de Pneus

PEUT-ON EN FAIRE ?

Oui !!! en employant les célèbres antitidérants rouge et cuir ferré Continental établis avec les fortes toiles qui sont la partie la plus importante du pneu.

Ce sont les pneus idéaux pour le grand tourisme bien armés par leurs rivets contre les morsures de la route, chauffant très peu, même en été, et par les plus grandes vitesses... qualités appréciables pour les mois de chaleur.

LA

Grève des inscrits maritimes

A MARSEILLE

(Par dépêches de nos correspondants particuliers)

Marseille, 30 mai.

Ainsi que je vous l'avais annoncé, le *Sirius* a pris la mer, ce matin, à cinq heures, pour Alger avec trois cents passagers et une énorme quantité de colis. Ce départ s'est accompli sans incidents.

Le contre-torpilleur *Arbalète* est parti, à une heure, à destination d'Ajaccio, avec le courrier postal.

Le *Général Chanzy*, de la Compagnie transatlantique, partira demain soir, à cinq heures, pour Alger avec passagers, marchandises et colis postaux. L'équipage, encadré par les officiers de la Compagnie, sera composé de marins et chauffeurs de la marine.

De même l'*Eugène-Etienne*, de la Compagnie oranaise, qui emmènera de nombreux voyageurs ; le *Rhône*, de la Compagnie de navigation mixte, partira mardi et, le même jour, le *Golo* pour Ajaccio et la *Russie* pour Oran.

Ces départs déconcertent un peu les grévistes qui comptaient sur l'isolement complet du port de Marseille pour obtenir gain de cause. La nouvelle que le concours des marins de l'Etat était acquis aux Compagnies a été, comme on le pense, fort mal accueillie. La réunion de cet après-midi, à la Bourse du travail, s'est ressentie de cette mauvaise humeur et les orateurs les plus écoutés

ont vivement protesté. Les grévistes maintiennent malgré tout leur attitude et ne modifient aucune de leurs réclamations.

Les inscrits maritimes sont également irrités contre les états-majors qui ne se solidarisent pas avec eux.

Ils avaient espéré que les dockers et les ouvriers de la manutention se trouvant, par suite de la grève, sans travail et sans ressources, feraient cause commune avec eux et même feraient du tapage. Aussi sont-ils surpris et exaspérés de les voir disposés à travailler pour les navires qui marcheront montés par les marins de l'Etat.

Pour se consoler, ils continuent les débauchages.

Des rares courriers encore en mer, deux sont arrivés ce matin. C'est d'abord le *Golo*, de la Compagnie Fraissinet, venant de Bastia et Livourne ; ensuite la *Ville-de-Bône*, de la Compagnie générale transatlantique, courrier de Bône et Philippeville. Le premier paquebot a ramené 70 passagers dont 23 militaires, tandis que le second en a ramené 86, parmi lesquels se trouvaient 36 militaires. Comme pour les paquebots précédents une délégation s'est présentée à bord et a réussi à faire débarquer les équipages.

A TOULON

Toulon, 30 mai.

Le syndicat des inscrits maritimes de Toulon a tenu une réunion au cours de laquelle la grève a été repoussée à une faible majorité. Mais un ordre du jour a été voté décidant de soutenir « les réclamations légales » des camarades de Marseille et adressant un pressant appel à tous les membres représentant les départements maritimes, au Parlement et au ministre de la marine pour obliger les Compagnies réfractaires à appliquer les règlements.

Le 5^e dépôt des équipages de la flotte a été avisé d'avoir à préparer l'envoi de 350 matelots, qui seront répartis sur deux steamers que l'Etat va réquisitionner pour transporter les voyageurs à destination de l'Algérie et de la Tunisie.

Tous les matelots en permission pour les fêtes de la Pentecôte et appartenant au 5^e dépôt vont être rappelés.

Les vapeurs *Dromadaire*, *Samson* et *Goliath*, du port de Toulon, vont être dirigés sur Marseille.

DANS LES AUTRES PORTS

Brest, 30 mai.

Un détachement de 584 officiers maritimes, quartiers-maîtres et marins, part de Brest ce soir pour Marseille afin d'assurer le service postal.

Perpignan, 30 mai.

Pour parer à l'encombrement des colis postaux destinés à l'Algérie et restés en souffrance sur les quais de Marseille, par suite de la grève des inscrits maritimes, ces colis ont été envoyés à Port-

Vendres par un train spécial, composé d'une vingtaine de grands fourgons.

A Port-Vendres, un nombreux personnel, spécialement réquisitionné, a procédé à l'embarquement des colis à bord du *La Marsa*, dont l'équipage est à peu près au complet.

Ajaccio, 30 mai.

Le contre-torpilleur *Pertuisane* est arrivé hier de Marseille avec de nombreux sacs de dépêches en souffrance depuis trois jours dans ce port. Le service postal sera assuré à raison d'un courrier tous les quatre jours entre Marseille, Ajaccio et Bastia par le *Pertuisane* et l'*Arbalète*.

Le désarroi causé par les grèves continue; la Cour d'assises a dû renvoyer à une autre session une affaire d'assassinat, onze témoins sur seize n'ayant pu se rendre à Bastia en raison des grèves des inscriptions maritimes et des chemins.

Les produits de première nécessité, farine, café, sucre, etc., dont les places corses s'approvisionnaient au jour le jour à Marseille, commencent à faire défaut. La préfecture a demandé au gouvernement de prendre des mesures d'urgence pour remédier à cette situation.

Alger, 30 mai.

La Chambre de commerce d'Alger a envoyé au ministre du commerce un télégramme demandant que l'Etat mette d'urgence ses marins à la disposition de l'armement pour assurer la marche des bateaux et empêchant le vote que le Parlement vote immédiatement la suppression provisoire du monopole de pavillon et du privilège des inscrits maritimes avec faculté de transit par l'étranger.

Saint-Nazaire, 30 mai.

A plusieurs reprises déjà, la Compagnie générale transatlantique a averti les équipages que si leur obstination continuait, elle se déciderait à changer de port d'attache.

Elle vient de faire un dernier appel à ses équipages par voie d'affiche, leur promettant la plus grande bienveillance pour examiner leurs revendications. Mais si le paquebot *Nacarre* qui part aujourd'hui pour la Vera-Cruz se trouve retardé par la grève, la Compagnie n'hésitera plus et prononcera le désarmement général de ses navires.

LA SITUATION

DES

Inscrits maritimes

On a vu que le ministre de la marine, se basant sur l'opinion de M. Pelletan, déclare reconnaître aux inscrits maritimes le droit de faire grève et par suite ne pouvait considérer comme déserteurs les marins qui abandonnent en bande le navire sur lequel ils sont embarqués.

La situation particulière des inscrits maritimes justifie-t-elle cette opinion? Examinons-la en rappelant quels sont leurs droits et leurs devoirs.

Tout individu, dit la loi, âgé de dix-huit ans révolus, qui a fait deux voyages au long cours, soit sur les bâtiments de l'Etat, soit sur les navires du commerce, dix-huit mois de navigation ou deux ans de petite pêche, et qui déclare vouloir continuer la navigation ou la pêche, peut être requis pour le service de l'Etat.

Il acquiesce une période de service actif fixée à cinq années, mais pendant laquelle une série de congés lui sont accordés, de façon à réduire cette période à deux ans ou deux ans et demi. Puis il reste encore deux ans « rappelés ». Après quoi il ne peut plus être rappelé qu'en vertu d'un décret de mobilisation. Bien entendu, pendant ses congés et une fois la première période accomplie, il est absolument libre de se livrer à telles occupations que bon lui semble. En compensation de ces obligations, les inscrits ont les avantages suivants :

- 1° Seuls ils ont le droit d'exercer la navigation;
- 2° Ils sont naturellement exemptés du service militaire, puisqu'ils servent dans la marine;

3° Ils confèrent à leur frère non marin le droit à la dispense;

4° Ils peuvent, quand ils sont en voyage, faire parvenir sans frais à leur famille, par la Caisse des gens de mer, l'argent qu'ils désirent envoyer pendant leur absence;

5° L'Etat donne, s'il y a lieu, des secours à leur femme et à leurs enfants.

6° En cas de maladie à l'étranger, le marin est rapatrié aux frais de l'Etat, s'il est dans la marine militaire; aux frais de l'armateur s'il sert au commerce;

7° Enfin, à cinquante ans d'âge et trois cents mois (vingt-cinq ans) de navigation, soit à l'Etat, soit au commerce, soit à la pêche, même pour son propre compte, le marin a droit à une retraite, dite demi-solde. S'il meurt, sa veuve et ses enfants, jusqu'à l'âge de vingt et un ans, touchent une pension.

En demandant son inscription, le marin sait donc à quoi il s'engage et quels sont les devoirs qui lui incombent. Il n'est pas indissolublement lié, du reste, par l'engagement qu'il a pris, puisque, sauf en temps de guerre, il peut, quel que soit son âge, se faire rayer des contrôles.

Il n'est donc pas tout à fait dans le cas d'un ouvrier ordinaire qui fournit son travail contre un salaire convenu. En abandonnant son navire, il rompt un contrat que l'armateur, lui n'a pas le droit de rompre de son côté, car, d'après l'article 5, cité plus haut, l'administration de la marine, protectrice de l'inscrit, le lui défend... L'armateur étant lui, en vertu de la réciprocité, l'inscrit devrait l'être aussi. Il abuse de la faveur dont il est l'objet.

Or, en quittant le bord, en refusant d'accomplir un voyage qu'il s'est engagé, par signature, à faire, ne peut-il pas être considéré comme « renonçant à la navigation » et par suite s'exposer à être rayé des registres de l'inscription maritime?

Enfin se pose la question de désertion, dont la solution nous semble au moins originale. Le marin qui abandonne son bord et reste absent un nombre de jours déterminé est considéré comme déserteur et puni par le Code maritime. Si la désertion a lieu en troupe, la punition est augmentée...

On aurait donc lieu de supposer que dans le cas actuel, où il y a eu coalition et désertion en masse, les matelots tomberaient d'autant plus sous le coup de la loi... Pas du tout, a dit M. Pelletan, il n'y a pas désertion quand il y a grève, et cette décision est acceptée comme un axiome... La grève justifie tout, et si, un de ces jours, nous avions une nouvelle édition du drame du *Federis Arca*, où les matelots mutins massacrèrent leurs officiers et coulèrent le navire, il leur suffirait d'invoquer le mot de grève pour justifier leur abominable conduite...

On ira loin avec ces théories-là.

André Nède.

LES STATUES DE PARIS

Pendant qu'on inaugurait à Arles, hier, la statue du vivant poète Mistral, j'ai pris un auto-taxi et j'ai passé la revue des statues de Paris. Que de marbre! Que de marbre! Savez-vous le total? Je ne parle bien entendu que des seules productions de la statuaire représentant des personnages ayant vécu — et je néglige les œuvres d'art allégoriques, mythologiques, etc. J'en ai compté trois cent quatre-vingt-seize et je dois en oublier.

Hâtons-nous de dire que l'Hôtel-de-Ville, à lui seul, porte, accrochées au flanc de ses murs, cent trente-sept statues, depuis Richelieu et Molière jusqu'à Pache et Michelet, y compris un brillant escadron féminin comprenant Mmes de Sévigné, de Staël, George Sand, Geoffrin, Vigée-Lebrun, Manon Roland et Mlle Mars. Sur les terrasses du palais du Louvre s'élèvent quatre-vingt-six autres statues, — de saint Bernard et Grégoire de Tours à Voltaire et Condorcet, en passant par La Bruyère et Fénelon. Enfin, au flanc du pavillon de Rohan sont « ni-

chées » les statues de huit des plus grands capitaines de la Révolution et de l'Empire : Hoche, Marceau, Desaix, Kléber, Ney, Soult, Lannes et Masséna.

Jeanne d'Arc a quatre statues à Paris : celle de Frémiet, place de Rivoli; celle de Dubois, devant l'église Saint-Augustin; la troisième se voit au seuil de la vieille église de La Chapelle Saint-Denis, la quatrième est au boulevard Saint-Marcel.

Dans le même treizième arrondissement — j'ai commencé mon tour en suivant le cours de la Seine, par la rive gauche — j'ai rencontré Pinel et Charcot, près de la Salpêtrière.

Dans le quatorzième arrondissement : Flatters, au parc de Montsouris; Michel Servet, au square de Montreuil; Charlet, Raspail et Triarieu, autour du *Lion de Belfort*; Ricard, Arago, le maréchal Ney, Le Verrier et Théophile Roussel, près de l'Observatoire.

Le quinzième ne possède que deux statues, celles de Pasteur, à l'extrémité de l'avenue de Breteuil et de Garibaldi au rond-point de Grenelle.

Dans le septième, j'ai salué Napoléon dans la cour des Invalides, et le prince Eugène dans le jardin du même hôtel. Valentin Haüy est devant les Jeunes Aveugles. César Franck a son monument dans le square de Sainte-Clothilde et Chappe télégraphique dans l'axe de la rue du Bac.

Devant le Palais-Bourbon se voit le chancelier de l'Hôpital, Sully, Colbert et d'Aguesseau.

Le sixième arrondissement donne un gros appoint à cette « forêt de pierres ».

Voici, dans la cour de l'Ecole des beaux-arts, Henri Regnault. Au Luxembourg, outre les vingt statues de « douces reines et princesses de France » qui décorent les terrasses du jardin, se voient Eugène Delacroix, Eustache Lesueur, Watteau, Sainte-Beuve, Henri Murger, Théodore de Banville, Ferdinand Fabre, Leconte de Lisle, Le Play, enfin Scheurer-Kestner.

Dans la cour du Sénat sont assis Montesquieu et Pasquier.

Tarnier est rue d'Assas; Bossuet, Fléchier, Fénelon et Massillon, place Saint-Sulpice. Voltaire et Condorcet encadrent l'Institut. Didot est mal assis en face de Bernard de Palissy, près de Saint-Germain des Prés. Broca et Danton se regardent — de travers — près de l'Ecole de médecine, dont la cour nous fait voir Bichat.

Dans le cinquième, Budé et Claude Bernard siègent près du Collège de France; un peu plus loin, Étienne Dolet, Dante, Voltaire, François Villon et Louis Blanc au square Monge.

Comte est en face de la Sorbonne, et à côté de lui s'élève déjà, dans le square de Cluny, le monument de Gérard. Jean-Jacques Rousseau a l'air de s'emparer fort place du Panthéon; les chimistes Pelletier et Caventou se donnent le bras boulevard Saint-Michel. Monge est rue Monge, Larrey au Val-de-Grâce et l'abbé de l'Épée rue Saint-Jacques.

Traversons les ponts. Dans l'île Saint-Louis se voit le monument du sculpteur Barye. Dans le square de l'Archevêché on a élevé, il y a deux ans, un buste à Charles Goldoni, le restaurateur du théâtre italien, qui voisine avec Charlemagne et Théophraste Renaudot. Malherbes et Beryer sont au Palais de justice.

A Pont-Neuf, je croise le roi Henri, puis dans le « jardin de l'Infante » Boucher, Rameau et Meissonnier. Voici, place du Carrousel, Washington et Gambetta; Alfred de Musset au Théâtre-Français; Camille Desmoulins au Palais-Royal; Molière rue Richelieu, le « Roi-Soleil » place des Victoires, Pascal à la tour Saint-Jacques, Étienne Marcel qu'il l'Hôtel-de-Ville, Louis XIII et Beaumarchais, au Marais.

Dépassons la Bastille et son « génie »; nous rencontrons successivement, dans le onzième arrondissement, Ledru-Rollin, Baudin, le sergent Bobillot et le dernier venu dans le monde des statues, Charles Floquet. Place de la Nation, Saint-Louis et Philippe-Auguste, commandant l'entrée de Paris.

Puis, voilà dans le troisième : Gutenberg, dans la cour de l'imprimerie nationale; Béranget, square du Temple; Bousmangault, Nicolas Leblanc et Denis Papin aux Arts et Métiers.

Traversons le boulevard. On ne voit, dans le dixième, que le baron Taylor, sur le terre-plein de l'Ambigu; Montyon, à l'entrée de l'hôpital Saint-Louis; et Frédéric Lemaître au square des Ecluses-Saint-Martin. Le docteur Métièvre est en face de l'hôpital Tenon

Jean Macé, l'homme à la « Bouchée de pain », place Armand-Carrel; Marat, aux Buttes-Chaumont; le « chevalier » de La Barre, au square Montmartre; l'Instituteur J. Leclaire et Maria Deraismes, au fond des Batignolles, square des Epinettes; Fourier, le « philanthrope », boulevard de Clichy, non loin de Moncey.

Redescendons dans Paris : Sedaine et Didot sont au square d'Anvers; Berlioz, au square Vintimille; Gavarni était hier — il y reviendra — place Saint-Georges. En suivant la rue Drouot, dans la cour de la mairie du neuvième nous verrons un jeune Voltaire, et, après nous être sentis « éternels Français » en passant devant la Colonne, nous jetterons un regard sur Charles Garnier, rue Aubert.

Dans le huitième, voisinent Jules Simon et Lavoisier, de chaque côté de la Madeleine; Alphonse Daudet aux Champs-Élysées; Armand Silvestre au Cours-la-Reine; Balzac, avenue Friedland; Shakespeare avenue de Messine; enfin, au parc Monceau : Gounod, Ambroise Thomas, Chopin, Pailleton et Guy de Maupassant.

Henry Becque commande, dans le dix-septième, l'entrée de l'avenue de Villiers, servant de sentinelle avancée aux « Dumas » de la place Malherbes, à Eugène Flachat, à Alain Chartier et à Alphonse de Neuville éparés, ça et là, dans la plaine Monceau.

En terminant la promenade par le seizième, visitons La Fontaine, au Ranelagh; deux Washingtons, l'un place d'Iéna, l'autre place des États-Unis, où il est en compagnie de Lafayette; Franklin, derrière le Trocadéro; Victor Hugo, Lamartine et Benjamin Godard voisinant sur le terre-plein de l'avenue Victor-Hugo; le littérateur Eugène Manuel, avenue Henri-Martin; Alphonse et, pour finir, l'ingénieur Lévassor, à la porte Maillot.

Ouf! c'est fini. Le compteur de mon auto-taxi marque des prix fous. Jamais pour si cher je n'ai vu tant de laides choses compensées par quelques rares chefs-d'œuvre.

H. Hogier.

Les Fêtes de Jeanne d'Arc à Rouen

Rouen, 30 mai.

La manifestation traditionnelle de l'Union Jeanne d'Arc, dont M. le marquis de Pomereu est président d'honneur, s'est déroulée ce matin, avec un éclat inaccoutumé. Alors que, d'habitude, la date anniversaire du martyre de l'héroïne nationale, laissait comme indifférente la population rouennaise, cette année, elle a revêtu un véritable caractère de fête. La ville est pavée d'une profusion d'orthogames aux couleurs nationales et de bannières bleues et blanches.

Les manifestants se sont réunis en un très important cortège, sur la place du Vieux-Marché, là où s'éleva le bucher. On remarquait beaucoup de délégations bretonnes, venues en costume national sous la conduite de M. le marquis de Lestourbeillon, député de Vannes, qui a prononcé un discours d'hommage et de réparation. Une couronne fut déposée, au nom de la Bretagne, sur la plaque qui commémore le supplice de Jeanne, et, sans incident, le cortège a continué sa visite au donjon du vieux château de Philippe-Auguste et au cimetière Saint-Ouen, là où eut lieu la sinistre comédie de l'abjuration.

Tout se passa donc dans le plus grand calme. Il en fut de même dans l'après-midi, aussi bien à Bon-Secours, où se sont rendus les manifestants de l'Union Jeanne d'Arc, qu'à la conférence de M. Thalamas, où les libres-penseurs s'étaient donné rendez-vous.

A la cathédrale et aux alentours se pressa une assistance énorme. L'archevêque de Rouen a béni, après les vêpres, la bannière de Jeanne d'Arc offerte à la cathédrale par les dames de Rouen et de l'archidiocèse.

Lamy.

AVIS DIVERS

CONSTIPATION. — Le soir, avant dîner, un ou deux GRAINS DE VALS.

Maux de gorge — Extinction de voix — Aphonie GARGARISME SEC DU D^r WILLIAMS PHARMACIE NORMALE, 19, rue Drouot, Paris.

A L'INSTITUT

BEAUX-ARTS

L'Académie des beaux-arts a levé sa séance en signe de deuil, à l'occasion de la mort de M. Emile Michel, qui avait été élu dans sa section des membres libres, en 1892, au siège du comte de Nieuwerkerke.

Le prix Rossini, de 3.000 francs, sera décerné au cours de la prochaine séance. Le concours, nous a dit un membre de la commission musicale chargée de l'attribution de ce prix, a été cette année exceptionnellement brillant. Quinze partitions, toutes de premier ordre, avaient été envoyées. Le choix a été difficile. L'œuvre primée est une des plus belles qu'ait jamais couronnées l'Académie.

JOURNAUX ET REVUES

La crise de la C. G. T.

Les radicaux sont enchantés de tout ce que dit de la C. G. T. le citoyen Niel, secrétaire général démissionnaire.

Le citoyen Niel, en devenant secrétaire général de cette confédération professionnelle, ne s'attendait pas à trouver la tant de politique. L'Aurore considère que voilà « une définition fort nette de la direction actuellement imprimée à la C. G. T. ». Le citoyen Niel déclare cette confédération regrettablement anarchiste. L'Aurore approuve le citoyen Niel.

Ils ont raison tous les deux. Mais une chose est assez étonnante. L'Aurore vient-elle seulement de découvrir que la Confédération du travail est un groupement anarchiste? et le citoyen Niel, quand il accepte d'être le secrétaire général de la C. G. T., ignorait-il ce que c'était?

Quelle ingénuité de ce citoyen Niel et de l'Aurore!

Le Radical est du même avis que l'Aurore. Il trouve aussi « très intéressants » les enseignements apportés par le citoyen Niel : c'est à savoir qu'on fait de la politique, à la C. G. T. Ainsi, le Radical, lui non plus, ne s'en doutait pas?

Ah! si les radicaux sont si merveilleusement naïfs, on n'a plus de peine à comprendre qu'ils se soient tant compromis dans l'amiable société des socialistes unifiés et de leurs camarades les confédérés du travail. C'est tout simple : ils ne savaient pas, ils croyaient que les confédérés du travail des hommes très doux, très laborieux et qui se réunissaient uniquement pour causer de leurs intérêts professionnels...

Et ce fut aussi l'erreur du citoyen Niel, probablement!... Aujourd'hui, nous voyons le citoyen Niel tout à fait d'accord avec les radicaux, lesquels sont de plus en plus indignés contre ces politiciens confédérés dont ils ne soupçonnaient pas les projets subversifs!

Tout cela est risible, — ou le serait, si la conséquence de la fausse naïveté radicale n'avait pas été de mettre le désordre dans ce pays. N'oublions pas que les radicaux sont au pouvoir, qu'ils ont la majorité dans la Chambre et qu'ils tiennent le gouvernement! — et ils viennent à peine de vérifier que la Confédération du travail est aux mains d'une bande d'émoultiers!

Ce sont de pauvres gens.

André Beaunier.

La Presse de ce matin

ÉCHOS & NOUVELLES

Le Petit Journal :

Une perquisition, au domicile d'un commis des postes, Pierre Bussac, trente-trois ans, originaire des Pyrénées-Orientales, a amené la découverte de nombreuses correspondances, cartes postales, échantillons, ainsi que six cents timbres-poste non oblitérés décollés des correspondances.

Les vols dureront depuis trois ans.

Le Petit Parisien :

Un individu cherchant à négocier un lot de plus mille francs de timbres-poste français a été arrêté. Dans la chambre de l'hôtel qu'il habitait.

hitait depuis trois semaines, on a trouvé un véritable entrepôt d'objets volés : malles, valises, caisses renfermant les objets les plus divers. C'est un sujet allemand, inscrit sous le nom d'Anel, et qui a été déjà plusieurs fois condamné pour vol en France. On cherche ses complices.

Le Journal :

De Philadelphie, « Trois mille chauffeurs se sont mis en grève demandant une augmentation de salaire. Les grévistes ont éteint d'abord en ville les automobiles qui marchent. Ce matin, ils en ont fait sauter une à la dynamite. Le chauffeur a été blessé grièvement. »

LA JOURNÉE

Occasionnaire : Service religieux solennel à l'occasion du centenaire anniversaire de la mort du maréchal Lannes, duc de Montebello, blessé mortellement à la bataille d'Essling (Saint-Étienne du Mont, 10 h. 12. Visite du tombeau au Panthéon, à 11 heures.

Assemblée générale : La Société protectrice des animaux, sous la présidence de M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique (salle des fêtes du Trocadéro, 1 h. 12).

Congrès : Congrès national de la Paix, sous la présidence de M. Léon Bourgeois, deuxième journée (à Reims). — Congrès national du Parti socialiste français (à Reims).

Concert : La « Staff Band », musique de l'état-major de l'armée du Salut à Londres (salle des Ingénieurs, 19, rue Blanche, 8 h. 12).

Banquet : La Société protectrice des animaux (Palais d'Orsay, 7 h. 12).

Conférences : M. le docteur Edmond Fournier : « Les Stigmates de l'hérédité » (Polyclinique Henri de Rothschild, 199, rue Macquart, 5 heures). — M. le docteur Dazin : « L'âme et la Vie par l'hygiène physique et morale » (salon Malakoff, 55 bis, avenue Malakoff, 9 h. du soir).

Informations

La Monnaie. — Avant-hier, à l'hôtel de la Monnaie, M. Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, a fait aux membres de la Société artistique des amateurs une conférence très intéressante, et très applaudie sur « la Monnaie ». M. Roujon, directeur, a donné ensuite quelques explications techniques. Puis les visiteurs ont parcouru les ateliers de fonte et de frappe.

Pour Mac-Mahon. — Un groupe d'Antoniotti songe à élever une statue au maréchal de Mac-Mahon.

Parmi les adhésions reçues figure celle de M. Carnot, fils de l'ancien président de la République, qui la motive en ces termes :

Monsieur le président du comité, Je ne puis être que flatté de trouver mon nom inscrit sur une liste d'initiative en vue d'un hommage public au maréchal de Mac-Mahon.

Il fut un admirable soldat, un grand patriote et un très honnête homme. Le président Carnot tenait son caractère en haute estime. De telles raisons suffisent pour motiver mon adhésion au projet de lui élever une statue dans sa ville natale.

Je me permets toutefois d'exprimer un vœu. C'est que cet hommage unanime à un illustre compatriote ne puisse pas être détourné au profit de tel parti politique, et tout spécialement qu'il ne serve pas à exalter le régime du 16 mai 1876, qui, aux yeux de la grande majorité du pays, restera une erreur funeste. Le souvenir des discordes d'alors doit être effacé, pour la grande gloire de celui dans lequel il faut voir exclusivement le devoir serviteur de la France. Et la sagesse du comité ne permettra pas d'autres manifestations patriotiques.

CARNOT.

La « S. P. A. ». — La Société protectrice des animaux communique à la Presse la note suivante :

Afin d'éviter le retour des hécatombes de chevaux auxquelles viennent de donner lieu le Raid de la France du Sud-Ouest (700 kilomètres en sept jours), la S. P. A. a demandé à M. le président du Conseil, ministre de l'Intérieur, de lui donner toutes les instructions pour que les autorisations soient, à l'avenir, refusées aux organisateurs de raids :

- 1° D'interdire le raid qu'il doit avoir lieu à Brest du 30 juin au 4 juillet (400 kilomètres en cinq jours).
- 2° D'empêcher de poursuites contre les organisateurs a été adressée au procureur de la République.

Congrès. — Le congrès des Sociétés des beaux-arts des départements, convoqués annuellement par le sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts, s'ouvrira mardi prochain, à deux heures, dans la salle de l'Hémicycle, à l'Ecole des beaux-arts.

La séance sera présidée par M. Pierre de Nolhac, conservateur du musée de Versailles.

— Le troisième congrès national des puéricultes français, qui a tenu ses séances,

Feuilleton du FIGARO du 31 mai

La Vie littéraire

LE ROMAN DE SIX PETITES FILLES

par Mme Lucie DELARUE-MARDRUS

En Mme Lucie Delarue-Mardrus nous avons déjà salué une des quatre ou cinq femmes poètes qu'on peut opposer, Dieu merci, aux quatre ou cinq cents muses du département — elles n'habitent pas toute la province! — dont la littérature va chaque jour s'encombrant; et nous avons tenté de dire quel souffle ardent, sale, sauvage, poussait sur les îlots hardes la bonassante *Figure de proue*. Mais du romancier qui s'essaya dans *Marie, fille-mère*, nous n'avions pas encore parlé. Ce premier récit, émouvant et rude, d'un réalisme farouche jusqu'à en être lyrique et, par là même, un peu factice, ne nous appartenait, en effet, rien de très nouveau ni de très imprévu. Le poète des *Horizons* et de *Pervore* s'y retrouvait tel que nous le connaissions, — j'entends avec tout ce qu'un tempérament comme le sien comporte d'indompté, de barbare, de sauvage. D'autre part, l'artiste y semblait moins maître de sa prose que de son vers. Le style manquait parfois de souplesse; certaines constructions, certains tours de phrase paraissaient trop ponctuellement. Et, sans doute, quelques-unes de ces observations pourraient aussi s'appliquer au nouveau livre que publie Mme Delarue-Mardrus, mais ce *Roman de six petites filles* nous ménage, en revanche, une bien charmante surprise. L'auteur, pour mieux pénétrer les âmes puériles et profondes de ses mignonnes héroïnes, s'est découverte une très féminine sensibilité, un cœur tendre, ingénieux, presque maternel, dirais-je si je ne craignais d'offenser l'irréductible amazone qui nous fit ailleurs sa profession de foi. Bref, les « Six petites filles » auront accompli ce miracle : éveiller chez Mme Delarue-Mardrus — sans lui

rien enlever de ses autres dons — les quelques sentiments humains auxquels, de parti pris, son œuvre restait étrangère.

Aussi lui ont-elles inspiré un petit récit d'une grâce touchante et d'une vérité délicate. Rarement on a plongé aussi avant dans le mystère de la conscience et de l'inconscience enfantines — ces deux troubles océans où les adultes, oublieux, ne veulent voir qu'un peu d'eau claire. Mais, tout en rappelant par la justesse comme par le comique du trait les souvenirs d'enfance, et le *Pommes*, et la *Zette* de MM. P. et V. Marguerite, le *Roman de six petites filles*, sera peut-être d'une psychologie plus complexe et d'une plus subtile intuition. C'est une sœur aînée, tout proche encore de ces fillettes, qui va nous initier aux grands secrets de leur vie intérieure si tumultueuse, si pathétique en son innocence gentillesse. Et à peine dans telle ou telle page, relèverons-nous, quelque trace de cette « latente perversité » qui, quoi qu'on pense Mme Delarue-Mardrus, n'est pas l'apparence exclusive de la race anglo-saxonne, et même pourrait bien, quand on y réfléchit, être d'importation normande. Ainsi s'explique, j'imagine, l'indulgence du romancier pour sa douce et amoureuse et presque irresponsable miss Olive, — indulgence dont nous serons complices tant il a su prêter de charme à cette figure de keepsake! Laissez-moi donc vous la présenter : c'est encore le meilleur moyen de lui gagner vos sympathies et, d'ailleurs, le *Roman de six petites filles* est aussi son propre roman.

Miss Olive est la jeune institutrice anglaise que les six petites Taniel — six sœurs pareilles et, du reste, foncièrement dissemblables — ont, à l'unanimité, décidé de mal accueillir. Identiquement vêtues d'une robe bleu marine très courte et d'un sarreau de couleur bise d'ou sortent des jambes fuselées et en bas noirs, un même nœud de ruban attaché sur le côté gauche de leurs chevilles drues, qui vont du noir bleuté au chatain roux, elles sont déjà sous les armes et, guerrières, attendent l'ennemi. Jusqu'à présent, aucune autorité n'est venue gêner leurs ébats. Elles ont grandi à la campagne, y vivent lâchées dans un vieux parc comme un vol

d'oiselets familiers et pillards. Leur mère, adorable, mais faible, est absorbée par les soins d'une lourde maison et par une frénétique jalousie conjugale qui fut trop souvent justifiée; leur père, beau, léger, coureur, est souvent appelé à Paris par ses affaires de courtier maritime et, par d'autres rendez-vous que Mme Taniel s'efforce d'ignorer. Ces demoiselles sont donc franchies de toute sérieuse discipline et entendent bien le demeurer. C'est ce qu'il s'agit de faire comprendre à l'étrangère, à l'intruse qui va imprudemment s'aventurer chez elles. Là-dessus, tout le monde s'est trouvé d'accord, et Marie, la ménagère de douze ans, et la studieuse Adrienne, et l'irascible Rosine, et l'inventive Germaine, et la pieuse Gabrielle, et Cécile, dite Lily, qui traîne, résignée, la honte, la malédiction céleste d'être toujours, partout, en tout, « la plus petite ». Miss Olive paraît, cependant; et, en voyant ses yeux bleus, ses cheveux d'or pâle, son timide visage rougissant, les six gamines sont désarmées, — désarmées et soudain conquises.

« Vous nous plaisez », déclare Germaine; et l'ennemi devient brusquement l'objet d'une folle popularité, d'une idolâtrie exclusive, qui ne va ni sans disputes, ni sans compétitions. Pour la tendre Lily, l'aventure tournera même au coup de foudre; n'ayant osé approcher qu'à son tour, — que dis-je! — à son humble rang de taille, elle contempla, éblouie, le si modeste médaillon d'argent que miss Olive porte au cou, et, dès la première caresse, elle sentira qu'elle donne à la belle étrangère tout son petit cœur de six ans. Ah! l'héroïsme secret, le dévouement aveugle et cependant si finement instinctif de ce petit cœur, avec quel air simple et sûr on nous les a su traduire!

Lily, en effet, aura maintes occasions de souffrir par et pour sa chère miss Olive qu'un autre coup de foudre n'a pas, non plus, épargnée : au premier regard, la sentimentale Anglaise s'est éprise du beau M. Taniel, et peut-être même faudrait-il chercher là le point faible du roman. Que Taniel, galant et de mœurs faciles, examine en connaissance cette fraîche et jolie fille, que, devenant amoureux, il s'émeuve, s'enflamme lui aussi et ne la laisse pas se

consommer en vain, c'est parfaitement vraisemblable. Mais il me semble que la virginité et romanesque créature, dont Mme Delarue-Mardrus nous a tracé le portrait, aurait pu être un peu moins vile. Nous aurions admis que la douceur d'une intimité quotidienne, d'une sympathie grandissante l'attirât insensiblement vers la perte de ses petites élèves. Au contraire, on nous la montre, le soir même de son arrivée, toute à sa nouvelle passion et cherchant dans les yeux de Lily un reflet du regard paternel. Cette façon de brûler les étapes, outre qu'elle n'est guère britannique, s'accorde mal avec ce que nous savons d'elle et, comme miss Olive, l'auteur

sous la présidence de M. Yves Guyot, est clos depuis hier. Le banquet d'usage sera donné, après-demain mercredi, à l'hôtel Moderne.

Il sera présidé par MM. Jean Richepin, de l'Académie française, et Yves Guyot.

Société des artistes français. — Le Comité de la Société des artistes français dans sa dernière séance a autorisé l'attribution des quatre médailles suivantes :

SECTION DE SCULPTURE. — Médaille de 2^e classe : M. Paul-Ludovic Thévenin. — Médaille de 3^e classe : M. Léon Dufrenoy.

SECTION D'ARCHITECTURE. — Médaille de 2^e classe : MM. Julien-Michel Morice et Eugène Meyer.

Presse plébiscitaire. — L'Association de la Presse plébiscitaire départementale a tenu aujourd'hui son assemblée générale annuelle sous la présidence de M. Xavier de Lasalle.

Le bureau de l'Association pour 1909-1910 est ainsi composé :

Président : M. Xavier de Lasalle.
Vice-présidents : MM. Albert Gieur, directeur de l'Adour, et Albert Robin.
Secrétaire général : M. Gabriel Blanchet, ancien député.

Secrétaire : M. Paul Boutroux, ancien conseiller de préfecture.
Membres : MM. Emile Klecker, Albert Blais, Charles Fournier-Louis, Jean-Baptiste Carrère.

La Société d'économie sociale fondée par Le Play, doit ouvrir jeudi prochain 3 juin, à 8 h. 1/2 du soir, dans l'hôtel de la Société de géographie, 124, boulevard Saint-Germain, son 28^e congrès annuel avec cet ordre du jour : « La désertion des campagnes ».

BUREAUX DE POSTE

ouverts le lundi 31 mai

Rive droite

Arrondissements du centre
Hôtel des Postes, rue du Louvre et rue Étienne-Marcel; Bourse de commerce (ouvert au service télégraphique jusqu'à midi seulement); Hôtel Continental, rue Saint-Denis, 90; rue Montaigne, 30; rue Cambon, 30; rue de Provence, 54; rue Sainte-Cécile, 7; rue du Faubourg Saint-Martin, 148 ter; rue des Filles-du-Calvaire, 3; avenue de la République, 103; rue de la Bastille, 2; Hôtel de Ville.

Le bureau du Palais de la Bourse reste ouvert tous les dimanches et jours fériés au service télégraphique (service permanent de jour et de nuit).

Arrondissements de la périphérie
Rue Erard, 5; rue du Rendez-Vous, 36; rue Chopin, avenue Marceau, 29; rue Joffroy, 59; rue Bayen, 66; rue de Clignancourt, 70; boulevard Rochechouart, 68; rue d'Allemagne, 139; rue d'Allemagne, 3; rue des Pyrénées, 300.

Rive gauche

Arrondissements du centre
Rue de Grenelle, 103 (service télégraphique permanent de jour et de nuit); rue de Bourgogne, 2; rue du Bac, 146; rue Danton, 10; boulevard de l'Hôpital, 26.

Le bureau de la rue Saint-Romain reste ouvert tous les dimanches et jours fériés jusqu'à midi pour les opérations d'épargne.

Arrondissements de la périphérie
Avenue d'Italie, 27; avenue d'Orléans, 15 bis; rue Blomet, 93; rue de Lourmel, 35.

Nouvelles Diverses

PARIS

L'AFFAIRE STEINHEIL
Dans un ancien domicile occupé du 4 octobre au 22 décembre dernier par Tardivel, 23, rue des Récollets, dans un hôtel meublé, la police a saisi hier une valise en cuir jaune ayant appartenu au condamné et conservée dans un cabinet du sixième étage. On a trouvé dans cette valise du linge sale, des brochures, des romans-feuilletons et une gravure sur cuivre soigneusement pliée et portant cette légende : « Marthe Steinheil vient rendre visite à sa mère dans la prison de Saint-Lazare ».

Toutes ces pièces ont été mises sous scellés et Tardivel aura à s'expliquer sur leur objet. Il aura aussi à indiquer la provenance d'une clef qui se trouvait dans la même valise.

Il s'agit d'établir si la clef ainsi découverte n'aurait pas servi à ouvrir une des portes de la villa de l'impasse Ronsin.

UN ACCIDENT MORTEL
Un tramway électrique de la ligne Bagneux-Champigny-Mars a accroché hier soir, à sept heures, rue Falguère, la voiture d'un boucher.

La voiture, après avoir piqué sur elle-même, a défoncé un mur et a tué une passante, Mme Eugénie Pelignat.

Le cadavre a été transporté 60, rue Castagnary, au domicile de la sœur de la victime de cet accident.

UNE BONNE PRISE
La Sûreté vient d'arrêter, passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts, deux cambrioleurs, Jules Béral, quarante-huit ans, et Albert Mousset, cinquante-deux ans.

Ces individus ont volé naguère 2,500 francs de bijoux, rue Condorcet, à une massesse, Mme Baugé, qui s'en étaient tirés hors de chez elle en lui adressant un faux télégramme.

Par le même procédé, ils avaient cambriolé un appartement de Bruxelles. Enfin, ils sont aussi les auteurs d'un vol commis, rue La Bruyère, au préjudice de M. Pommer.

ACCIDENTS
Un jeune homme de dix-neuf ans, M. Lucien Dorland, employé de commerce, est tombé hier dans la Seine en voulant sauter dans une barge amarrée qu'il avait vue.

Le malheureux s'est noyé.

Rue du Faubourg-Saint-Honoré, un flacon a accroché le tonneau de M. Colon, architecte, 14, rue de Saint-Petersbourg. La voiture a été renversée et Mme Colon qui s'y trouvait, projetée sur le trottoir et légèrement contusionnée.

À l'angle des Champs-Élysées, à l'angle de la rue La Boétie, un auto-taxi est entré en collision, hier soir à onze heures, avec un omnibus de la ligne Trocadéro-Gare de l'Est.

Par suite du choc, les vitres de l'auto-taxi ont été brisées et Mme Marguerite Bracy, artiste lyrique, qui s'y trouvait a été blessée au visage.

Après avoir recouru à l'hôpital Beaujon les soins que comportait son état, Mme Bracy a été ramenée à son domicile, 5, rue de Longchamp.

À l'hôpital Beaujon, on nous a déclaré que son état n'offrait aucune gravité.

SUICIDES
Un vieillard de quatre-vingts ans, M. Pierre Joly, rentier, 14, rue des Panoyaux, s'est suicidé hier en s'asphyxiant à l'aide du gaz d'éclairage. Il était atteint d'une affection incurable.

Nous avons dit, au mois d'avril dernier, qu'un infirmier de l'hôtel-Dieu nommé Douvral avait disparu. Le cadavre de Douvral a été repêché hier à Bry-sur-Marne, et l'on se trouve en présence d'un suicide.

Pour échapper à des chagrins de famille et à des revers de fortune, M. Jean Poos,

âgé de soixante-trois ans, ébéniste, s'est suicidé en se jetant par la fenêtre de son appartement, 27, rue de Chaligny. Il s'est fracturé le crâne et la mort a été instantanée.

DÉPARTEMENTS

M. CHÉRON A ROMILLY

Romilly-sur-Seine. — M. Chéron, sous-secrétaire d'État à la guerre, est arrivé ce matin pour présider les fêtes de Romilly.

Comme les socialistes, nombreux dans la ville, avaient annoncé des manifestations hostiles au gouvernement, M. Chéron avait formellement interdit toute escorte et tout service d'ordre.

A sa sortie de la gare, trois cents socialistes l'ont accueilli au chant de l'*Internationale*; puis ils se sont portés devant l'hôtel de ville pour recommencer leur manifestation. Ici, le sous-secrétaire d'État s'est rendu au milieu des manifestants et les a harangués. Il n'y a pas eu d'incident.

A l'issue du banquet, M. Chéron a prononcé un discours où il a fait un appel pressant à la bonté, à la paix et à la justice sociale; puis il a entonné la *Marseillaise*, que la foule a chantée en chœur.

CONGRÈS NATIONAL DU PARTI SOCIALISTE

Reims. — Le congrès socialiste indépendant a tenu cet après-midi une séance plénière où a été lu le manifeste élaboré par la Fédération de la Seine et qui résume la doctrine du parti luttant contre tous les privilèges capitalistes jusqu'à la transformation de la propriété sociale; conquête de tous les pouvoirs publics; maintien de la paix entre les nations. Enfin le parti condamne toute guerre continentale ou coloniale, mais se déclare prêt, en cas d'agression, à défendre la patrie.

Au cours de la séance, les unifiés ont été pris à parti pour avoir pris les postes à la grève et les avoir ensuite lâchement abandonnés, et les parlementaires socialistes pour avoir voté avec trop d'empressement l'augmentation de l'indemnité parlementaire.

LE CONCOURS DE GYMNASTIQUE D'ANGERS
Angers. — Le comité de permanence de l'Union des sociétés de gymnastique de France a offert aujourd'hui un déjeuner aux autorités et au comité local. Des discours y ont été prononcés par M. Cazale, président de la Fédération; par M. Capéris, président de la Fédération belge, et par le préfet de Maine-et-Loire.

Puis les sociétés ont défilé, se rendant au Champ-de-Mars, où ont eu lieu des exercices de gymnastique et des mouvements militaires fort admirés. Les soldats du 9^e bataillon de chasseurs et du 6^e génie — commandant Pénion et colonel Alby — qui ont escaladé sac au dos des murs artificiels ont surtout soulevé l'enthousiasme de la foule.

A six heures, après quelques mouvements d'ensemble effectués par tous les gymnastes obéissant à un commandement unique, tous les drapeaux, toutes les musiques étant groupés face à la tribune officielle, M. Cazale a prononcé une vibrante allocution où il a commenté la devise de l'Union : « Discipline, devoir, respect de l'autorité et soumission aux lois de la République ». La fête s'est terminée.

Ce soir le préfet a offert un dîner aux membres du comité de permanence de l'Union et aux autorités.

INCENDIE MORTEL

Hyères. — Un violent incendie a détruit les écuries de la riche villa de M. Tagnard, au faubourg Chateaubriand. Un enfant de dix ans, fils du concierge a été carbonisé; une fille de six ans, sœur de la victime, a été blessée et le père de ces enfants, en se jetant à leur secours, a été profondément brûlé.

UNE CARAVANE PILLÉE DANS LE SUB-ORANIS

Oran. — On télégraphie de Colomb-Béchar, à la date d'hier, qu'un djich a attaqué et pillé une caravane d'indigènes venant de l'Ouest et conduite par un indigène de Denib.

L'agression s'est produite au lieu dit Ouan Hassan. Les agresseurs ont pris la fuite sans laisser de traces.

Argus.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

— A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, la *Paix chez soi*, l'*Amiral* tel qu'on le parle, le *Voyage de M. Perrichon*.

— A l'Odéon, à 2 heures, matinée exceptionnelle, les *Danicheff*.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 2 heures, dernière matinée de *l'Alibi* (pour cette saison) avec Mme Sarah Bernhardt dans le rôle du duc de Reichstadt.

— Au Gymnase, à 2 heures, dernière matinée (pour la saison) de *l'Ami de Buridan*.

— Au théâtre lyrique municipal (Gallé), à 2 heures, la *Dame blanche* (Mlle Lemoigne), *Tiphaine* (Mlle Lemoigne), *Mme Desvres*, *Férand* de Saint-Pol, *Désiré*, *Bouteloup*, *Chacon*.

— Au théâtre Apollo, à 2 heures, dernière matinée (pour la saison) de *la Veuve joyeuse*.

— A la Porte-Saint-Martin, à 2 heures, dernière matinée de *la Glu*.

— Au Jardin d'acclimatation, à 2 heures, dernière matinée de la saison : *Pauvresse et Gaieté*.

— Au théâtre de verdure de Saint-Gratien (près d'Étigny), à 2 h. 1/2, *l'Avare* et *la Nuit d'Étigny*.

Nos lecteurs trouveront à sa place habituelle le tableau complet des matinées d'aujourd'hui.

Ce soir :

— A l'Opéra-Comique, à 8 heures précises, première représentation (reprise) de *la Flûte enchantée*, opéra-féerie en quatre actes et seize tableaux d'après la légende allemande, musique de Mozart. Distribution :

Pamina, Mmes Marguerite Carré, Kersoff, Mathieu-Lutz, Broilly, Gantier, Heilbröner, Bakkers, Maggi Teyle, Joliet, Papagénio, MM. L. Gueire, Ed. Clément, Saravito, Nivette, Monostatos, Gazeuove, Azéma, Les trois prêtres, Les 2 hommes cuirassés, Les trois esclaves, Floi.

L'orchestre sera dirigé par M. Ruhlmann. Décors de M. L. Jusseume; costumes de M. Miltzer.

Le lever du rideau aura lieu très exactement à huit heures précises.

— A l'Opéra, à 8 heures, *Faust* (Mmes De-

— Aux Variétés, à 9 heures précises, 320^e représentation de *la Mlle Brasseur*, Guy, Max Dearly, Prins, Niaux, Moricay, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lander, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier). — A 11 heures, au 3^e acte, la *Réception officielle*.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chappelas, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reuss).

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 8 h. 1/2, dernière représentation donnée par Mme Sarah Bernhardt, pour cette saison, la *Dame aux camélias*.

— Au théâtre lyrique municipal (Gallé), à 8 h. 1/4, la *Favorite* (Mmes Duhamont, Doccin, MM. Moisson, Boulogne, Albert, Sardet).

— A la Renaissance, à 8 h. 3/4, avant-dernière représentation de *la Flûte enchantée*, opéra-féerie en quatre actes et seize tableaux d'après la légende allemande, musique de Mozart. Distribution :

— A l'Opéra, à 8 heures, 320^e représentation de *la Mlle Brasseur*, Guy, Max Dearly, Prins, Niaux, Moricay, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lander, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier). — A 11 heures, au 3^e acte, la *Réception officielle*.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chappelas, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reuss).

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 8 h. 1/2, dernière représentation donnée par Mme Sarah Bernhardt, pour cette saison, la *Dame aux camélias*.

— Au théâtre lyrique municipal (Gallé), à 8 h. 1/4, la *Favorite* (Mmes Duhamont, Doccin, MM. Moisson, Boulogne, Albert, Sardet).

— A la Renaissance, à 8 h. 3/4, avant-dernière représentation de *la Flûte enchantée*, opéra-féerie en quatre actes et seize tableaux d'après la légende allemande, musique de Mozart. Distribution :

— A l'Opéra, à 8 heures, 320^e représentation de *la Mlle Brasseur*, Guy, Max Dearly, Prins, Niaux, Moricay, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lander, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier). — A 11 heures, au 3^e acte, la *Réception officielle*.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chappelas, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reuss).

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 8 h. 1/2, dernière représentation donnée par Mme Sarah Bernhardt, pour cette saison, la *Dame aux camélias*.

— Au théâtre lyrique municipal (Gallé), à 8 h. 1/4, la *Favorite* (Mmes Duhamont, Doccin, MM. Moisson, Boulogne, Albert, Sardet).

— A la Renaissance, à 8 h. 3/4, avant-dernière représentation de *la Flûte enchantée*, opéra-féerie en quatre actes et seize tableaux d'après la légende allemande, musique de Mozart. Distribution :

— A l'Opéra, à 8 heures, 320^e représentation de *la Mlle Brasseur*, Guy, Max Dearly, Prins, Niaux, Moricay, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lander, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier). — A 11 heures, au 3^e acte, la *Réception officielle*.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chappelas, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reuss).

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 8 h. 1/2, dernière représentation donnée par Mme Sarah Bernhardt, pour cette saison, la *Dame aux camélias*.

— Au théâtre lyrique municipal (Gallé), à 8 h. 1/4, la *Favorite* (Mmes Duhamont, Doccin, MM. Moisson, Boulogne, Albert, Sardet).

— A la Renaissance, à 8 h. 3/4, avant-dernière représentation de *la Flûte enchantée*, opéra-féerie en quatre actes et seize tableaux d'après la légende allemande, musique de Mozart. Distribution :

— A l'Opéra, à 8 heures, 320^e représentation de *la Mlle Brasseur*, Guy, Max Dearly, Prins, Niaux, Moricay, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lander, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier). — A 11 heures, au 3^e acte, la *Réception officielle*.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chappelas, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reuss).

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 8 h. 1/2, dernière représentation donnée par Mme Sarah Bernhardt, pour cette saison, la *Dame aux camélias*.

— Au théâtre lyrique municipal (Gallé), à 8 h. 1/4, la *Favorite* (Mmes Duhamont, Doccin, MM. Moisson, Boulogne, Albert, Sardet).

— A la Renaissance, à 8 h. 3/4, avant-dernière représentation de *la Flûte enchantée*, opéra-féerie en quatre actes et seize tableaux d'après la légende allemande, musique de Mozart. Distribution :

— A l'Opéra, à 8 heures, 320^e représentation de *la Mlle Brasseur*, Guy, Max Dearly, Prins, Niaux, Moricay, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lander, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier). — A 11 heures, au 3^e acte, la *Réception officielle*.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chappelas, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reuss).

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 8 h. 1/2, dernière représentation donnée par Mme Sarah Bernhardt, pour cette saison, la *Dame aux camélias*.

— Au théâtre lyrique municipal (Gallé), à 8 h. 1/4, la *Favorite* (Mmes Duhamont, Doccin, MM. Moisson, Boulogne, Albert, Sardet).

— A la Renaissance, à 8 h. 3/4, avant-dernière représentation de *la Flûte enchantée*, opéra-féerie en quatre actes et seize tableaux d'après la légende allemande, musique de Mozart. Distribution :

— A l'Opéra, à 8 heures, 320^e représentation de *la Mlle Brasseur*, Guy, Max Dearly, Prins, Niaux, Moricay, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lander, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier). — A 11 heures, au 3^e acte, la *Réception officielle*.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chappelas, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reuss).

gale que l'Association des artistes dramatiques donnera le jeudi 10 juin, dans la salle des fêtes du Trocadéro, au bénéfice de la maison de Pont-aux-Dames, fondée par Gaudelin.

Le public entendra à cette matinée Mme Rose Caron, la superbe créatrice de *Sigurd* et de *Salomé*; Mlle Lucienne Bréval, l'admirable tragédienne lyrique; M. Delmas, Muratore et Noté, qui tous interpréteront des chefs-d'œuvre de la musique classique; Mme Marie Dubna, qui vient de faire une rentrée triomphale au théâtre, prêtera également son concours à cette matinée dont le programme présente un intérêt unique.

M. Sacha Guity organise au bénéfice d'un artiste malheureux une représentation dont nous donnerons demain le détail, et au cours de laquelle M. Sacha Guity interprétera lui-même un opéra-bouffe inédit de lui, dont M. Tiarko Richepin a fait la musique. Cette représentation aura lieu au Diable au Corps.

— Avez-vous vu Mlle Louise Bailly dans *Paris*, l'opéra de M. Léo Claretie, qui est en répétition ? C'est la question qu'on entend partout : dans les salons, aux courses, au club, et tous ceux qui sont allés déjà applaudir l'originale artiste ne tarissent pas d'éloges sur son talent si souple et si divers qui lui permet de se montrer tout à tour chanteuse, diseuse, comédienne, danseuse extraordinaire.

Elle est bien dans la note du Grand-Guignol, pétillante d'esprit, la pièce de M. Robert Deleury, intitulée *le Jeu de la mort*, et qui déchaîne les rires sans fin de la salle; elle mérite ce succès par la malice de l'observation, l'originalité de l'intrigue, la verve du dialogue, l'imprévu du dénouement, la nouveauté d'une situation hardie que l'auteur fait passer à force de tact et de fantaisie. Non moins amusante, mais dans la note satirique, est la comédie de M. Urbain Gohier et Jean Drault : *le Jeu de l'amour et des beaux-arts*, c'est une étude mordante des milieux politiques; elle est également très applaudie.

Paris-Théâtre donnera samedi prochain, au théâtre des Arts, une intéressante matinée. On y représentera cinq pièces de jeunes auteurs, les cinq pièces primées au concours dramatique organisé par notre confrère. Au programme :

— *Le Cœur de Lucette*, de M. Gaston Dirlé; *Cinq cents mille dollars*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss.

— *Le Cœur de Lucette*, de M. Gaston Dirlé; *Cinq cents mille dollars*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss.

— *Le Cœur de Lucette*, de M. Gaston Dirlé; *Cinq cents mille dollars*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss.

— *Le Cœur de Lucette*, de M. Gaston Dirlé; *Cinq cents mille dollars*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss.

— *Le Cœur de Lucette*, de M. Gaston Dirlé; *Cinq cents mille dollars*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss.

— *Le Cœur de Lucette*, de M. Gaston Dirlé; *Cinq cents mille dollars*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss.

— *Le Cœur de Lucette*, de M. Gaston Dirlé; *Cinq cents mille dollars*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss.

— *Le Cœur de Lucette*, de M. Gaston Dirlé; *Cinq cents mille dollars*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss.

— *Le Cœur de Lucette*, de M. Gaston Dirlé; *Cinq cents mille dollars*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss.

— *Le Cœur de Lucette*, de M. Gaston Dirlé; *Cinq cents mille dollars*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss.

— *Le Cœur de Lucette*, de M. Gaston Dirlé; *Cinq cents mille dollars*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss.

— *Le Cœur de Lucette*, de M. Gaston Dirlé; *Cinq cents mille dollars*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss.

— *Le Cœur de Lucette*, de M. Gaston Dirlé; *Cinq cents mille dollars*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss; *Le Cœur de Lucette*, de M. André Guéss.

— *Le Cœur de Lucette*, de M. Gaston Dirlé; *Cinq cents mille dollars*, de M. André Guéss

